

Louise Tremblay-D'Essiambre

La dernière saison

TOME 1

Jeanne



Guy Saint-Jean
ÉDITEUR

La dernière saison

TOME 1

Jeanne

Du même auteur chez le même éditeur :

- Mémoires d'un quartier*, tome 12 : *Adrien, la suite*, 2012
Mémoires d'un quartier, tome 11 : *Bernadette, la suite*, 2012
Mémoires d'un quartier, tome 10 : *Évangéline, la suite*, 2011
Mémoires d'un quartier, tome 9 : *Antoine, la suite*, 2011
Mémoires d'un quartier, tome 8 : *Laura, la suite*, 2011
Mémoires d'un quartier, tome 7 : *Marcel*, 2010
Mémoires d'un quartier, tome 6 : *Francine*, 2010
Mémoires d'un quartier, tome 5 : *Adrien*, 2010
Mémoires d'un quartier, tome 4 : *Bernadette*, 2009
Mémoires d'un quartier, tome 3 : *Évangéline*, 2009
Mémoires d'un quartier, tome 2 : *Antoine*, 2008
Mémoires d'un quartier, tome 1 : *Laura*, 2008
La dernière saison, tome 1 : *Jeanne*, 2006
La dernière saison, tome 2 : *Thomas*, 2007
La dernière saison, tome 3 : *Les Enfants de Jeanne*, 2012
Les sœurs Deblois, tome 1 : *Charlotte*, 2003
Les sœurs Deblois, tome 2 : *Émilie*, 2004
Les sœurs Deblois, tome 3 : *Anne*, 2005
Les sœurs Deblois, tome 4 : *Le demi-frère*, 2005
Les années du silence, tome 1 : *La Tourmente*, 1995
Les années du silence, tome 2 : *La Délivrance*, 1995
Les années du silence, tome 3 : *La Sérénité*, 1998
Les années du silence, tome 4 : *La Destinée*, 2000
Les années du silence, tome 5 : *Les Bourrasques*, 2001
Les années du silence, tome 6 : *L'Oasis*, 2002
Les demoiselles du quartier, nouvelles, 2003
De l'autre côté du mur, récit-témoignage, 2001
Au-delà des mots, roman autobiographique, 1999
Boomerang, roman en collaboration avec Loui Sansfaçon, 1998
« *Queen Size* », 1997
L'infiltrateur, roman basé sur des faits vécus, 1996
La fille de Joseph, roman, 1994, 2006 (réédition du *Tournesol*, 1984)
Entre l'eau douce et la mer, 1994

Visitez le site Web de l'auteur :
www.louisetremblaydessiambre.com

Louise Tremblay-D'Essiambre

La dernière saison

TOME 1

Jeanne

Guy Saint-ean
ÉDITEUR

Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et de Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay-D'Essiambre, Louise, 1953-
La dernière saison
ISBN-13 : 978-2-89455-224-7

I. Titre. II. Titre : Jeanne.
PS8589.R476D47 2006 C843'.54 C2006-941568-4
PS9589.R476D47 2006

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.



Programme
de crédit
d'impôt
pour l'édition
de livres

Le programme
de crédit
d'impôt
pour l'édition
de livres

Canada

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres —
Gestion SODEC

© Guy Saint-Jean Éditeur Inc. 2006

Conception graphique : Christiane Séguin

Révision : Hélène Lavery

Page couverture : Toile peinte par Louise Tremblay-D'Essiambre, « Le dernier envol ».

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec,

Bibliothèque et Archives Canada, 2006

ISBN : 978-2-89455-224-7

ISBN ePub : 978-2-89455-538-5

ISBN PDF : 978-2-89455-539-2

Distribution et diffusion

Amérique : Prologue

France : Dilisco S.A./Distribution du Nouveau Monde (pour la littérature)

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Guy Saint-Jean Éditeur inc.

3440, boul. Industriel, Laval (Québec) Canada. H7L 4R9. 450 663-1777

Courriel : info@saint-jeanediteur.com • Web : www.saint-jeanediteur.com

Imprimé et relié au Canada

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

*À Nicole
qui a su si bien prendre la relève*

*« Emmène-moi au bout du monde...
Emmène-moi comme autrefois...
Pourquoi faut-il que dans la vie
Il y ait des jours où tout est fini
Pourquoi faut-il que dans ma vie
Ce soit toi qui me l'aies appris... »*

CLAUDE LÉVEILLÉE

Note de l'auteur

Fin novembre 2005. Le Salon du livre de Montréal vient tout juste de se terminer. Vous avez été nombreux à venir me rencontrer et je vous le redis: c'est un immense plaisir, un grand privilège de vous parler. Mais c'est aussi un incroyable défi que vous me lancez à chacune de vos visites. Vous attendez le prochain livre avec impatience, vous me l'avez dit. Alors, inévitablement, revient cette hantise qui me poursuit d'un livre à l'autre.

Cet ouvrage en gestation, en préparation, saura-t-il être à la hauteur de vos attentes? À chaque fois, j'ai des doutes.

Ce matin, je renoue avec l'écran de mon ordinateur. Pour l'instant, il est presque vide. Il se remplit lentement des mots que je vous adresse. Puis, je le sais, il se couvrira de l'histoire de Jeanne et Thomas, de plus en plus rapidement, de plus en plus fébrilement. Je sens votre présence derrière moi, chers lecteurs, et cela me donne de l'assurance. Merci d'être si nombreux à me lire et sachez que ma reconnaissance va bien au-delà de ces quelques mots, habillés malheureusement d'une certaine banalité.

Il y a de nombreux mois, déjà, que Jeanne et Thomas ont commencé à envahir ma vie. Il y a eu d'abord deux visages éthérés sans caractéristiques détaillées. Suivis de peu par

quelques apparitions furtives où les traits prenaient forme, en même temps que leur destinée se précisait dans ma pensée. Aux regards qu'ils se lançaient, j'ai vite compris que ces nouveaux personnages étaient habités par des émotions qui m'interpellerait à coup sûr. Cependant, je n'étais pas encore disponible. Par respect pour la famille Deblois, je leur ai donc demandé de se tenir dans l'ombre. Pour un temps, leur ai-je précisé. Ils ont gentiment accepté. Mais dès que j'ai eu posé le point final à mon dernier roman, ils sont revenus presque aussitôt. Je crois qu'ils n'étaient pas très loin et qu'ils m'attendaient. J'aurais tout de même voulu prendre quelques jours de repos. Cette fois-là, ils ont refusé. Ce qu'ils ont à vivre est trop lourd, trop important, trop beau aussi, malgré la détresse, pour le tenir sous le boisseau. Ils doivent parler et veulent le faire tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard. C'est ce qu'ils ont laissé entendre, c'est ce que j'ai cru comprendre. Alors j'ai décidé de les écouter.

Je cheminerai donc à leurs côtés les prochains mois.

Ils ont tous les deux à peu près mon âge. Peut-être quelques années de plus. Ils pourraient être mes voisins et, si tel était le cas, je crois que nous pourrions devenir amis. À les voir, je dirais qu'ils font partie de ce que j'appellerais la classe moyenne aisée. Ils habitent un beau quartier depuis de nombreuses années déjà, de telle sorte que les arbres et les haies qu'ils ont plantés jadis ont eu le temps de croître en abondance. Aujourd'hui, le soleil peut, en toute liberté, dessiner des ombres en dentelle sur les pelouses bien taillées et c'est très joli. Même s'ils ont tempêté pendant des années contre les ponts qu'il leur fallait traverser pour se rendre

au travail, maintenant ils apprécient de ne pas avoir cédé à la tentation de s'installer sur l'île. Le calme serein de la banlieue se prêtera mieux à leurs ambitions de retraite. Lui rêve de photographie, elle de jardinage. Cependant, si l'envie de se perdre dans l'anonymat de la grande ville se manifestait, ils pourront, très bientôt, s'y rendre en dehors des heures de pointe. Dans quelques mois, Jeanne prendra sa retraite et Thomas suivra, l'année prochaine.

Comme il le dit parfois en riant : à eux la liberté ! Les enfants sont grands et autonomes ou presque. La maison est payée, les autos aussi. Ils ont su être suffisamment économes et vigilants pour se créer un fonds de placement intéressant. Ils peuvent donc envisager en toute quiétude quelques voyages exotiques qui viendront pimenter l'ordinaire d'une vie qu'ils projettent autrement plutôt calme et sans histoires. Plus d'horaire à suivre ou d'échéancier à respecter, pas de grand projet en perspective, alors pas de désagrément à l'horizon. Dans le fond, ce qu'ils souhaitent, c'est d'avoir la chance de profiter du temps qui pourra désormais s'écouler doucement à travers les rêves qu'ils auront enfin la possibilité de réaliser. Ils font partie de cette génération privilégiée que nous appelons les *baby boomers*. Mais n'allez surtout pas leur dire qu'ils ont été favorisés par la vie ! Ils vous répondront probablement, sourcils froncés et irritation dans la voix, qu'ils ont travaillé ferme pour en arriver là. Et sans doute auraient-ils en partie raison. Ce n'est toujours pas leur faute si l'existence était plus facile à l'époque où ils étaient jeunes.

Voilà ! Vous en savez, sur eux, à peu près autant que moi. Je crois que ces personnages seront faciles à apprivoiser.

Dans un sens, leur vie s'apparente à la mienne, nos générations se touchent. Il ne me reste plus qu'à être à l'écoute de ce qu'ils veulent me confier pour qu'à mon tour, je puisse vous le raconter.

Les opinions exprimées dans ce roman reflètent uniquement les points de vue de l'auteur qui, à certains égards, s'est permis quelques libertés relativement aux différents organismes dont il est question dans le livre. Toute ressemblance avec des gens œuvrant en leur sein serait purement fortuite.

Prologue

Québec, printemps 1968 - été 1969

*« Tu es venue, quand au parterre sonne le muguet,
venue avec le corps qu'il fallait, le silence qu'il fallait
dans tout ce bruit du monde. »*

NORMAND DE BELLEFEUILLE

Thomas Vaillancourt se souviendra toujours de l'instant où ses pas ont croisé ceux de Marie-Jeanne Lévesque. Ce n'est pas simplement une figure de style de l'exprimer ainsi : il avait littéralement buté sur elle alors qu'il traversait le préau du collège où ils étudiaient. Il marchait à pas rapide, le nez plongé dans ses notes, quand il l'a presque renversée.

Il n'avait pas eu le choix de s'arrêter, contrarié, quelques feuilles lui glissant des mains en planant jusqu'au sol de granit. Il s'était aussitôt penché pour les ramasser.

Ce qu'il avait vu d'elle, à cette occasion, avait d'abord été ses pieds, chaussés de sandales plates à lanières de cuir. Quand il s'était relevé, son regard avait rencontré une longue frange de cheveux auburn qui balayaient de petites lunettes à la *John Lennon* qui elles-mêmes rehaussaient un nez droit parsemé de taches de son. Le reste, tout le reste du corps de la jeune fille dont il ignorait le nom était enveloppé dans une informe robe noire à volants, en coton indien. La seule idée qui avait alors traversé l'esprit de Thomas était que

cette fille faisait sans doute partie d'une commune; seuls des illuminés avaient l'audace de s'accoutrer de la sorte.

Absurde! Comme si les adeptes d'un retour à la terre avaient l'habitude de fréquenter les collèges privés!

Néanmoins, l'incohérence de cette réflexion n'avait pas eu le temps de se manifester que déjà Thomas enfouissait, au plus profond de sa mémoire, cette apparition incongrue. Il avait tout de même marmonné une vague excuse:

— Désolé. Je ne vous avais pas vue.

Pour aussitôt faire un pas de côté, avant de retourner à la lecture de ses formules mathématiques que l'incident avait reléguées au second plan. Dans quelques minutes, il y avait un examen important et Thomas, le méthodique, avait la frousse de ne pas être suffisamment préparé.

Il avait donc poursuivi son chemin sans se retourner.

Mais contrairement à ce que Thomas avait initialement supposé, sa mémoire n'avait pas enfoui l'image de la jeune fille aussi profondément que cela. L'examen terminé, il y avait repensé. Et deux fois plutôt qu'une!

Les mots *belle inconnue* lui étaient venus spontanément à l'esprit.

Il avait donc parcouru le long couloir sombre qui menait aux casiers, un sourire vague aux lèvres, avant de dessiner une moue un peu sceptique. Cette façon de se vêtir était pour le moins insolite. Il y était donc revenu, plus tard en après-midi, pour s'en moquer avec Isabelle, sa copine de toujours.

— Si tu l'avais vue Isa! Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas remarquée auparavant? Pourtant, laisse-moi te dire qu'elle ne passe pas inaperçue. Une vraie *grano*.

En fait, s'il s'en était moqué avec Isabelle, c'était surtout parce que les deux jeunes filles semblaient aux antipodes et que Thomas, issu d'une famille plutôt conservatrice, ne savait trop qu'en penser. Isabelle, elle, ne sortait de la maison cossue de ses parents que maquillée et vêtue de jupes ultra-courtes ou de jeans griffés supermoulants du dernier cri. Ce qui était normal pour eux. Elle ne se déplaçait qu'au volant de sa petite *Mg* jaune moutarde, avait des tas d'amis, faisait du ski alpin au mont Ste-Anne en hiver et du ski nautique au chalet de ses parents en été. Et cela aussi faisait partie de la normalité du monde où ils évoluaient. Depuis quelques mois, Isabelle avait décidé de porter ses cheveux à la garçonne comme Twiggy, le jeune mannequin anglais qui faisait fureur dans les milieux de la mode. Et elle n'était pas la seule, loin de là ! Pourtant cette jeune anglaise n'avait d'élégance que sa fragilité famélique, son teint blafard et son regard aux abois. Malgré cela, toute une génération de jeunes adolescentes y voyait *L'Image*, celle à laquelle il fallait ressembler. Heureusement pour elle, Isabelle n'avait pas à se laisser mourir de faim pour avoir une taille de guêpe comme le faisaient certaines de ses amies. Non. Chez Isabelle, l'esthétique paraissait naturelle.

Du moins, c'était ce que Thomas avait toujours cru. Toutes les filles que Thomas côtoyait ressemblaient à Isabelle et semblaient tenir pour important de suivre la mode. Ce qui, de toute évidence, n'était pas la préoccupation première de l'inconnue de l'après-midi. Le temps d'en rire avec Isabelle, de se poser quelques questions quant à l'identité de cet oiseau de poulailler tombé par étourderie dans la cour de leur collègue et ils s'étaient séparés pour la

soirée. La voiture sport d'Isabelle venait d'arriver devant la demeure de Thomas, en banlieue de Québec.

Quant à Marie-Jeanne, qui détestait son prénom depuis toujours et menaçait de rosser quiconque l'emploierait depuis qu'il faisait référence à cette herbe nauséabonde que de plus en plus d'étudiants fumaient librement, elle n'avait gardé de l'incident qu'une vague impression, celle du désagréable moment où un jeune écervelé l'avait harponnée, alors qu'elle traversait paisiblement le préau pour se diriger vers la sortie. Ce malaise avait été conditionné par une douleur fulgurante au gros orteil du pied droit, heurté violemment par une chaussure au cuir épais. La marche qu'elle faisait tous les jours pour retourner chez elle en avait été rendue pénible et la jeune fille n'avait pas su apprécier la douceur de l'air de cette merveilleuse journée de mai où le printemps leur faisait enfin la grâce de sa présence.

Malgré cela, le lendemain, Marie-Jeanne avait déjà tout oublié ou presque. Son pied se portait à merveille, malgré le bleu qui ornait l'ongle de son orteil, et il faisait toujours aussi beau. Quelques jours plus tard, elle aurait été en peine de décrire celui qui l'avait si cavalièrement heurtée.

La période des examens battait déjà son plein et les études eurent préséance dans les pensées de Jeanne.

On était au mois de mai 1968. Le monde semblait en ébullition et les étudiants français s'apprêtaient à envahir les rues de Paris.

Cet été-là avait été relativement beau. La session d'examens terminée, Thomas s'était présenté au Holiday Inn près de chez lui pour reprendre l'emploi qu'il occupait depuis quelques années déjà, réservant ses moments libres pour re-

joindre Isabelle et les copains. Quant à Marie-Jeanne, qui pourtant n'avait nul besoin d'occuper un emploi durant l'été, elle avait déménagé ses pénates à la campagne pour travailler comme apprentie chez un horticulteur maraîcher, avant de partir pour le Mexique avec son père faire le tour des ruines mayas. Il vivait solitaire depuis le décès prématuré de Béatrice, son épouse, morte d'un cancer cinq ans auparavant. Seule une domestique, plus cuisinière que femme de ménage, partageait leur quotidien, trois jours par semaine, et leur laissait un garde-manger bien rempli à chacun de ses passages. Pour combattre le silence de la maison, Marie-Jeanne avait un nombre incroyable d'amis avec qui elle passait de nombreuses heures chaque semaine, pour ne pas dire chaque jour, et elle faisait du bénévolat à l'hôpital près de chez elle.

Marie-Jeanne et Thomas ne s'étaient revus qu'à l'automne suivant, quelques semaines après la rentrée des classes. Thomas allait avoir vingt ans bientôt. Il était en Philo 2 et se préparait fébrilement à entrer en médecine. Quant à Marie-Jeanne, qui aurait dix-neuf ans le jour de Noël, elle commençait l'avant-dernière année du collégial en se demandant ce qu'elle faisait là, puisque le seul intérêt qu'elle avait dans la vie était l'horticulture. Comme elle le disait souvent avec humeur depuis le début de son secondaire, pas besoin d'un cours classique pour cultiver des fleurs. Malheureusement pour elle, son père ne voyait pas la situation du même œil, ses idées étaient bien arrêtées et il avait la tête dure. Marie-Jeanne, donc, n'avait eu d'autre alternative que de poursuivre des études qui l'ennuyaient prodigieusement.

Octobre était là. Les feuilles des érables rivalisaient en couleur avec le soleil. Le paysage se déclinait dans les tons de l'or le plus pur et Marie-Jeanne fulminait intérieurement de ne pouvoir en profiter. Un examen de physique était prévu le lendemain et elle n'avait pas le choix d'y consacrer tout son temps, ce qu'elle faisait de mauvaise grâce en ce mardi midi, cloîtrée contre son gré dans la bibliothèque, alors qu'elle aurait préféré utiliser cette heure de liberté pour se promener dans le parc qui avoisinait le collège.

Mordillant l'efface de son crayon, soupirant et se tortillant sur sa chaise comme une enfant qui en a assez, Marie-Jeanne ne pouvait toutefois pas résister à l'envie de s'évader régulièrement par la fenêtre de la bibliothèque où elle avait raflé tous les exercices disponibles traitant d'électricité, sujet de l'examen du lendemain. Il faisait vraiment très beau et comme le soleil n'était pas tenu de se soucier des bonnes intentions de la jeune fille, il se plaisait à réinventer la palette des couleurs en éclaboussant, de gouttes lumineuses, les vitraux qui garnissaient le haut des vitres en demi-lune. Sur la copie de Marie-Jeanne, les rouges côtoyaient les verts et les jaunes, rappel du boisé voisin qui cherchait à la séduire par tous les moyens mis à sa disposition. Marie-Jeanne avait soupiré bruyamment.

— Comment veux-tu que j'arrive à me concentrer quand il fait aussi beau ? avait-elle murmuré pour elle-même, en glissant un énième regard d'envie vers les vitres poussiéreuses.

— En essayant de ne pas trop regarder par la fenêtre, lui avait alors répondu une voix masculine sur le même ton étouffé qu'elle venait d'employer.

Marie-Jeanne avait tourné la tête. Assis à la même table qu'elle, en diagonale, à deux places sur sa gauche, un garçon lui souriait. Devant lui, un seul livre, un roman à en juger par la couverture. Marie-Jeanne avait froncé les sourcils. Ce visage ne lui était pas étranger, mais elle n'arrivait pas à se souvenir où et quand elle l'avait croisé. Néanmoins, elle avait répondu à son sourire avant d'ajouter, en chuchotant :

— Je suis incapable de résister à l'appel du beau temps. C'est plus fort que...

— Silence !

Le coup de semonce avait vibré dans la lumière ambrée de l'immense salle. Le frère responsable de la bibliothèque, spécimen caractéristique de l'ascétisme propre à la congrégation, penchait sa charpente osseuse et longiligne au-dessus du comptoir de prêtres et les toisait d'un œil rigoriste. La bibliothèque était le fief où le frère Firmin pouvait user de la seule autorité qu'on lui reconnaissait et il en abusait avec une délectation ostentatoire. Le sourire véreux et malveillant qui accompagnait ses remontrances était aussi intolérable qu'une gifle non méritée. Marie-Jeanne et Thomas avaient baissé le front en même temps, sans se quitter des yeux, laissant les regards exprimer la moquerie qu'ils ressentaient à l'égard du frère Firmin. Aucun étudiant du collège ne le prenait vraiment au sérieux, les retenues ne venant habituellement qu'après la troisième sommation. Néanmoins, rompu depuis longtemps déjà au langage silencieux de l'endroit, Thomas avait montré la porte d'un geste de l'épaule, accompagné d'un haussement du sourcil droit. Marie-Jeanne avait aussitôt compris l'invitation et après un dernier regard désabusé sur les feuilles qui jonchaient la

De l'auteure des populaires *Mémoires d'un quartier*

Louise Tremblay-D'Essiambre

La dernière saison

TOME 1

Jeanne

Jeanne, une jeune retraitée amoureuse de la vie, a semé la joie parmi les siens. L'amour qu'elle partage avec Thomas depuis plus de trente ans la comble de bonheur. Ses rosiers, qui ont de profondes et solides racines, témoignent de sa joie de vivre. Hélas, Jeanne sera bientôt terrassée par la maladie.

S'engage alors un vif combat contre la mort, avec ses moments d'inquiétude et d'incompréhension, de révolte même. Telle la bête tapie dans l'ombre, la douleur fait son chemin, entraînant à sa suite la peur et l'indicible tristesse de devoir tout quitter un jour.

Tous ces rêves forgés avec Thomas demeureront-ils lettre morte? Et ses enfants, ses petits-enfants, son père, ses amis qui ont encore tant besoin d'elle...

Voici le premier tome de *La dernière saison*, une série bouleversante écrite avec finesse.



À la hauteur de ses talents habituels, **Louise Tremblay-D'Essiambre** traite d'un sujet important et difficile avec respect et tendresse. Auteure de trente-trois romans, elle a signé, notamment, les magistrales séries *Mémoires d'un quartier* (12 tomes), *Les sœurs Deblois* (4 tomes) et *Les années du silence* (6 tomes). Ses livres ont, à ce jour, touché des centaines de milliers de lecteurs. Femme dynamique et passionnée, Louise Tremblay-D'Essiambre partage son temps entre sa famille, l'écriture et la peinture.